

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 18 (1968)
Heft: 2

Buchbesprechung: Unbekannte Briefe 1912-1914 [Lenin, hrsg. v. Leonhard Haas]
Autor: Vuilleumier, Marc

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

datant de 1942, trois lettres de Ferrero et une impressionnante bibliographie des écrits de l'historien italien présentée par Marie Monnier, nous trouvons encore dans cet ouvrage collectif une étude intéressante de Giovanni Busino intitulée *Quelques remarques sur la place de G. Ferrero dans l'histoire des idées sociales et politiques*, replaçant certaines thèses du penseur italien dans le contexte intellectuel où elles sont apparues. Notons, pour finir, la conclusion de cette étude qui, dans une large mesure, prend le contrepied des premières contributions sus-mentionnées :

« Ferrero n'est nullement un historien — affirme Busino — et la critique italienne s'est fourvoyée en le prenant pour tel. Ferrero est mieux et plus qu'un historien : il est un penseur politique, un doctrinaire social qui n'use des symboles de l'histoire que pour mieux frapper l'imagination, pour mieux préparer à l'action.

C'est ainsi que Ferrero doit être jugé et compris. Et nous sommes certains que la République née de la Résistance aux totalitarismes nazi-fascistes payera sa dette de reconnaissance à la mémoire de Guglielmo Ferrero, champion de nos libertés. »

Décevant destin que celui de ce penseur libéral qui aurait tenté de transmettre son message sous le couvert de l'histoire, ce qui lui aurait valu, apparemment, de n'être guère compris de ses contemporains historiens et moins encore de l'ensemble de ses concitoyens !

Genève

Ivo Rens

LENIN, *Unbekannte Briefe 1912—1914*, herausgegeben von LEONHARD HAAS. Einsiedeln, Zürich, Köln, Benziger Verlag, 1967. 156 p.

Sans être des documents capitaux, ces vingt-quatre lettres inédites (dont une de Kroupskaïa, la femme de Lénine), ne manquent pas d'intérêt. Les unes sont adressées à Samoïlov, député bolchevik à la Douma, qui était alors en traitement en Suisse. La santé de leur destinataire et les recommandations médicales y tiennent une large place ; si elles constituent un nouveau témoignage sur l'attitude de Lénine à l'égard de ses collaborateurs, elles n'en sont pas moins secondaires. Les autres, envoyées à G. L. Chklovski, chimiste russe établi à Berne, ont un aspect plus directement politique. Ecrites entre février 1912 et juillet 1914, elles ont été, à l'exception de la première dont le destinataire est d'ailleurs problématique, expédiées de Galicie où vivait alors Lénine.

Ces documents sont présentés d'une manière irréprochable : texte original russe (une seule lettre est écrite en allemand), traduction allemande et reproduction photographique des originaux russes : on ne pouvait mieux faire.

On n'en dira pas autant de l'introduction et de l'annotation qui reposent par trop exclusivement sur les interprétations fort contestables de St. T. Possony et de Bertram D. Wolfe. Si les deux historiens de la Hoover Institution sont fort bien documentés, leur hostilité systématique les pousse à

multiplier les hypothèses hâtives et peu fondées ainsi que les insinuations malveillantes qu'ils mêlent constamment à leur récit. Ils font ainsi de Lénine un homme sans scrupules, mêlé à de louches trafics d'argent, faisant objectivement le travail de la police tsariste et bénéficiant des fameuses subventions des services secrets allemands. C'est dire que, sans tomber dans l'hagiographie, il convenait d'accueillir avec réserve de tels travaux et d'en éliminer tout ce qui relève de l'interprétation abusive. Leurs affirmations, reprises sans examen critique, non seulement donnent une idée fausse du contexte historique dans lequel s'insèrent les documents qui nous sont présentés ici pour la première fois, mais encore empêchent de voir ce qu'ils apportent d'essentiellement nouveau.

La plupart des lettres adressées à Chklovski se rapportent à une affaire d'héritage ; un certain Schmidt avait légué sa fortune au parti socialiste, mais celui-ci s'étant divisé en deux, à qui l'argent devait-il revenir ? Les bolchéviks, revendiquant Schmidt comme l'un des leurs, étaient entrés en possession d'une grande partie de l'héritage ; mais, à la suite d'un accord, ils avaient dû en reverser une partie aux mains de trois fondés de pouvoir pris en dehors des deux fractions : Kautsky, Clara Zetkin et Mehring. Prétendant que l'accord avait été violé par les menchéviks, Lénine et ses partisans réclamaient la restitution de la totalité de la somme, recourant pour cela aux services d'avocats, dont le Suisse Karl Zraggen, comme l'établissent pour la première fois ces lettres.

Il est certes légitime de rechercher la manière dont les bolchéviks finançaient les activités de leur parti, mais à condition de le faire sans dénigrement systématique et en tenant compte de la situation d'alors, ce que ne fait pas l'auteur de l'introduction qui, aux pages 16 et suivantes, dresse une espèce de catalogue des méfaits bolchéviks : la classe ouvrière ne leur donnant pas d'argent (ce qui resterait à démontrer !), ils employaient les moyens les plus divers, allant des fameuses « expropriations révolutionnaires » aux « mariages politiques », fabriquant de la fausse monnaie et falsifiant des billets de banque « wie alltäglich » et bénéficiant enfin de la pluie d'argent allemand provoquée par le déclenchement de la guerre ! De telles pages relèvent plus de la polémique que de l'histoire, car, outre que les faits rapportés n'ont que de lointains rapports avec les documents, ils donnent, par leur juxtaposition et leur interprétation, une image tout à fait caricaturale. Il aurait fallu, en les rapportant, tenir compte de l'illégalité dans laquelle vivait le parti, d'où ces cas de « mariages politiques » qui permirent certains transferts de fonds ; d'où également, dans le climat de violence des années 1906 à 1908, ces « expropriations » qui ne furent pas seulement l'œuvre des groupes de combat bolchéviks mais de tous les révolutionnaires de l'empire tsariste. Quant aux affaires de fausse monnaie, à notre connaissance, les historiens n'en ont relevé que deux : l'une douteuse et l'autre qui n'aboutit à aucune réalisation. Enfin, si la question des fonds secrets allemands est toujours discutée, rien ne permet d'affirmer que les bolchéviks en aient particulièrement bénéficié (cf. la récente

mise au point de Leo van Rossum, «A propos d'une biographie de Parvus», dans *Cahiers du Monde russe et soviétique*, vol. VIII, fasc. 2, avril-juin 1967, p. 244—263).

Mais l'intérêt de ces lettres n'est pas limité aux questions financières relatives à l'héritage Schmidt; il est également politique. Comme le relève à juste titre M. Haas, ces documents nous montrent combien les rapports entre Lénine et Clara Zetkine s'étaient tendus; la chose n'était peut-être pas tout à fait aussi ignorée qu'on le laisse entendre, et, ces dernières années, les travaux de Georges Haupt avaient bien montré l'isolement de Lénine au sein de l'Internationale et l'opposition de plus en plus profonde qui le séparait de la gauche luxembourgist. Aussi Lénine accepta-t-il volontiers la suggestion de Chklovski: faire appuyer les démarches de Zraggen par Karl Moor, membre, comme Lénine, du Bureau socialiste international. Mais pourquoi tirer parti de ce fait pour accuser Lénine de mauvaise foi parce qu'en 1917 il exprimera des doutes quant à l'honnêteté politique du socialiste suisse (p. 23)? Contrairement à ce que prétend l'introduction, les passages de ces lettres concernant Moor ne prouvent nullement qu'en 1913 Lénine ait nourri le moindre soupçon contre lui. Pourquoi prétendre également que c'est en connaissance de cause que Lénine a couvert le mouchard Malinowski (note 156), alors qu'aucun document n'étaye une telle hypothèse?

Assez curieusement, l'auteur a laissé sans commentaire la pièce qui est sans doute la plus intéressante: la lettre 23, de mai 1914, où Lénine expose la tactique qu'il entendait suivre au congrès de l'Internationale qui aurait dû se tenir à Vienne, si la guerre ne l'avait empêché. Le dirigeant bolchévik ne se faisait aucune illusion sur la situation qui l'attendait; la délégation russe serait majorisée par ses adversaires et il entendait bien ne pas se rendre au congrès pour ne pas leur fournir l'occasion de la manifestation contre lui à laquelle ils se préparaient. Ce sera effectivement la tactique qu'il suivra lors de la conférence d'unification de Bruxelles, en juillet. Pour lui, la tâche des délégués bolchéviks à Vienne aurait consisté à éluder habilement les démonstrations en faveur de l'unité auxquelles se livreraient leurs adversaires; c'était le seul objectif possible.

On voit une fois de plus combien les bolchéviks étaient isolés au sein de l'Internationale, mais aussi combien Lénine tenait à ne pas rompre avec elle. Il s'agissait pour lui de poursuivre à tout prix l'organisation de son parti pour que celui-ci soit prêt lors du déferlement de la nouvelle vague révolutionnaire qu'il sentait monter depuis 1912; il était à tel point absorbé par ce travail qu'il ne vit point la brusque tension des relations internationales et l'approche de la guerre.

L'auteur a tiré, pour ses notes, quelques précisions intéressantes des Archives fédérales; le lecteur supposera peut-être que ces lettres s'y trouvent aussi, ayant été saisies avec les papiers de quelque émigré russe expulsé en 1918—1919. Mais ce ne seront là que suppositions, car l'éditeur ne souffle mot de la provenance de ses documents. Pourtant celle-ci aurait peut-être

pu aider à leur interprétation; on aimerait savoir pourquoi une partie des lettres de Lénine à Chklovski a été publiée dans ses œuvres et est à Moscou alors que d'autres se trouvent... ailleurs. Enfin, puisque les liasses des Archives fédérales se rapportant aux Russes sont maintenant ouvertes jus'en 1918 au moins, ainsi que le prouve cet ouvrage, des indications précises quant aux sources, comme on en trouve dans tous les travaux d'histoire, n'eussent-elles pas facilité la tâche d'autres chercheurs en leur permettant de reprendre la question sous un autre angle et d'étendre l'enquête aux autres relations de Chklovski?

Genève

Marc Vuilleumier

WOLFGANG STEGLICH, *Die Friedenspolitik der Mittelmächte 1917/18*. Bd.1. Wiesbaden, Steiner, 1964, 593 S.

Es sieht ganz darnach aus, daß dieses Werk, einmal fertiggestellt, in mancher Hinsicht eine Art Replik zum bekannten, umstrittenen Buch von Fritz Fischer «Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschland 1914/18» darstellen wird. Wenn Fischer die deutsche Kriegszielplanung ziemlich absolut hinstellt und die Friedensbemühungen des Reichs zur Hauptsache bloß als eines der vielen anderen Hilfsmittel zur Erreichung der einmal angepeilten Kriegsziele gelten läßt, so versucht Steglich der Formulierung der deutschen Kriegsziele durch Bethmann Hollweg vom September 1914 («Sicherung des deutschen Reichs nach West und Ost auf erdenkliche Zeiten») grundsätzlich den Charakter kaum verhüllter Aggression und Annexionsabsichten abzusprechen. Der Autor sieht im Programm Bethmann Hollweg nur ein Rahmenprojekt, das je nach «der Entwicklung der allgemeinen Lage in verschiedener Weise für erreichbar gehalten» wurde» (S. X). Steglich bestreitet, daß die positiv formulierten Kriegsziele der Reichsregierung als Ausdruck des Machtwillens zu verstehen seien, eher als «Elemente eines Sicherungsstrebens, das sich im Verlaufe des Krieges zum Streben nach einem Selbstbehauptungsfrieden wandelte» (S. XII). Er sagt u.a.: «Es gab daher auch keine eigentliche ‚Kriegszielpolitik‘». «Zutreffender dürfte es sein, von Sicherungspolitik und von Friedenspolitik zu sprechen» (ebenda). Bis zum Herbst 1916 sei in Berlin der Gedanke der Sicherungspolitik leitend gewesen, nach dem Friedensangebot vom 12.12.1916 bis zum Kriegsende die Sorge um Wiederherstellung des Friedens, weil man mehr und mehr aus dem kräfteverzehrenden Kriege herauskommen wollte, nun «gegebenenfalls ohne Rücksicht auf wünschenswerte Sicherungen» (ebenda).

Dieser 1. Band behandelt einleitend die Friedensvermittlungsversuche des Prinzen Sixtus von Bourbon-Parma (wobei die Mission des k. u. k. Botschafters Graf Mensdorff in die Schweiz zwecks Kontakten erörtert wird; siehe S.21f. Vergleiche jetzt auch R. A. Kann, Die Sixtusaffäre und die geheimen Friedensverhandlungen Österreich-Ungarns im 1. Weltkrieg. In «Schriftenreihe des Instituts für Österreichkunde». München 1966), dann die Friedenserklä-